

9-ABR. 07
1907

32

CONFÉRENCE

SUR LA



BOLIVIE

Et ses Usages

FAITE

A LA " SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE "

PAR

M. Edouard WOLFF

Ex-Agent Consulaire de France en Bolivie



SAINT-NAZAIRE

GRANDE IMPRIMERIE, 6, RUE DES QUATRE-VENTS

—
1907

1907/32

CONFÉRENCE

SUR LA

BOLIVIE

Et ses Usages

FAITE

A LA " SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE "

PAR

M. Edouard WOLFF

Ex-Agent Consulaire de France en Bolivie

SAINT-NAZAIRE

GRANDE IMPRIMERIE, 6, RUE DES QUATRE-VENTS

—
1907

CONFÉRENCE SUR LA BOLIVIE

Et ses Usages

La Bolivie est comprise entre le 9° et 24° latitude Sud et 60° et 73° de longitude Ouest. Elle est bornée, à l'Ouest, par le Pérou et le Chili qui la sépare du Pacifique ; au Nord et à l'Est, par le Brésil ; au Sud, par la République Argentine et le Paraguay.

Sa superficie est 3 fois celle de la France.

Sa population ne dépasse pas 2.500.000 habitants, dont environ un million d'Indiens.

Le climat de la Bolivie est sain dans tous les hauts plateaux, qui présentent deux zones très distinctes. De mai à octobre, l'hiver est sec et rigoureux ; la température varie entre 0° et 22° ; les autres mois sont pluvieux, mais presque toujours avec une température froide. Par contre, les régions de l'Orient sont pluvieuses, surtout d'avril en octobre, et le climat est malsain ; les chaleurs y sont accablantes pendant cette saison, avec une température moyenne de 20 à 25 degrés.

La Bolivie a eu une vie fort agitée au début de son indépendance. Les révolutions y étaient fréquentes. Mais aujourd'hui, tout est changé et l'ordre y règne absolument. Par suite de la guerre de 1879, le Chili s'étant emparé de tous ses ports, elle est devenue une grande Suisse dans les Andes : aussi peut-on l'appeler la « Suisse Andine ».

La Bolivie n'a point de dette extérieure ; le billet de banque se change au pair et à vue, et comme l'argent le bolivien vaut 2,10 et 2,20. Les banques à Oruro (Banque Nationale, Banque Argandona, Banque du Commerce, Banque Allemande), ont des transactions avec l'Europe à ce taux. Dernièrement le Gouvernement a soumis aux Chambres un projet de loi pour l'établissement de l'étalon d'or, ce qui sera certainement accepté, d'autant plus que le pays augmente de richesses tous les jours et l'or provenant des mines et des « lavaderos » serait suffisant pour amonétiser les banques.

Aujourd'hui la Bolivie est entrée dans une ère de travail, des hommes tels que M^{rs} Ismaël Montes, le président actuel, Pando, Guachalla, C. Pinilla, Villazon et autres sont pour ainsi dire les champions de la Bolivie moderne; ils ont su profiter de l'excellente situation internationale où elle se trouve aujourd'hui pour liquider toutes les difficultés qui embarrassaient la Bolivie à l'extérieur et elle est assurée maintenant d'une politique de justice, de paix et de progrès. Aussi la confiance est revenue, les industries se développent considérablement et les richesses, jusqu'ici inexploitées, attirent les capitaux étrangers.

En mai 1906, le Gouvernement a passé un contrat pour les Chemins de Fer intérieur avec la maison Speyer et Cie de New-York pour une somme de 50 millions de francs donnés par le Brésil en échange de terrains de l'Acre (Amazonie) avec sept millions de livres de cette maison pour la construction des lignes de Oruro à Cochabamba à Potosi et Tupiza et de la Paz au Port Pando (Orient). De plus, d'après le traité entre le Brésil et la Bolivie, le Brésil s'engage à construire le chemin de fer de Madera Marmoré fleuves navigables jusqu'à Sta-Maria, port situé à 18 lieues de Cochabamba, distante de 220 k. d'Oruro. Cette ligne reliera le Brésil à la Bolivie et mettra cette dernière à 25 jours de l'Europe. Il faut, noter que cette voie doit traverser des contrées d'une richesse incalculable; ce sera l'élément le plus important pour le développement de ses ressources et aussi pour l'établissement de plusieurs millions de colons qui y viendront de tous les points du globe pour s'y créer un avenir qu'ils ne pourraient trouver ailleurs avec des avantages aussi grands que ceux offerts par cette nouvelle terre promise.

MM. Fernando Guachalla et Claudio Pinilla sont les remarquables diplomates boliviens qui ont traité cette convention; aussi le pays leur garde une profonde reconnaissance en les désignant comme futurs Présidents de la République.

Le commerce atteint dès maintenant une importance réelle. Le Commerce international de la Bolivie en 1905 s'est élevé à 139.330.957 fr. 54. Comparé avec celui de 1904, qui était de 105.205.817 fr. 52, il donne une augmentation de 34.125.140 fr. 02, en faveur de 1905. Le mouvement commercial d'importation en 1905 a atteint un chiffre de 55.739.083 fr. 14 avec un poids de 8.425.060 kilos donnant également une

augmentation de 13.465.117 fr. 94 sur l'année 1904, qui était de 42.273.965 fr. 20.

Les pays qui figurent à la tête des importations se classent de la manière suivante : Allemagne, Angleterre, Chili, Pérou, Etats-Unis d'Amérique, République Argentine, *France* (que je souligne avec grands regrets de nous voir si loin), Italie, Belgique, Espagne et Equateur. Les autres n'arrivent pas à 200 mille francs.

Les douanes où peuvent se vérifier ces importations sont : Antofagasta, Arica, Mollendo, via La Paz (Pacifique), Puerto Suarez (Pilcomayo), Tupiza et Tarija (via Argentine), Villa Bella, Villa Rica, Puerto Pando et Bahia (Amazone).

Le commerce d'exportation en 1905 a été de 83.591.874 fr. 40 avec un poids de 47.271.371 kilos donnant une augmentation de 20.661.822 fr. 08, sur l'année 1904, qui avait donné un chiffre de 62.930.052 fr. 32.

Les exportations consistent dans les articles suivants, dont la valeur commerciale doit être notée.

Etain.....	52.410.281 fr. 90	
Gomme élastique.....	14.652.146	»»
Argent.....	7.705.020	»»
Cuivre.....	4.945.176	50
Bismuth.....	3.012.408	»»
Or.....	82.400	»»
En plus le plomb, antimoine, wolfram, cobalt, coca, quinquina et café.....	784.442	»»

Fr. 83.591.874 fr. 40

Lorsque des capitaux suffisants seront apportés à l'industrie, ces exportations augmenteront d'une façon considérable. On cherche à diminuer les tarifs des transports ; cet abaissement de tarif réalisé, on pourra exporter en grande quantité le cacao, le café, la coca et les bois précieux, produits dont l'exploitation se borne aujourd'hui aux besoins de la consommation intérieure.

Comme perception des impôts, le budget de cette année 1907 a été porté au chiffre de 29.400.000 francs, tandis que les années précédentes le produit des recettes atteignait à peine 10 à 12 millions de francs. Ce résultat est dû au soin que le Gouvernement y a apporté. Je le répète, la Bolivie n'a pas encore de dette extérieure.

L'instruction publique est devenue une des plus grandes préoccupations de ce pays ; l'enseignement primaire est gratuit, obligatoire jusqu'à un certain point, vu les distances qui séparent les petits villages des villes et des bourgs et aussi le manque de chemins de communication. Ah ! si l'Indien comprenait les ressources de l'instruction et était forcé d'envoyer ses enfants à l'école, que d'intelligences se développeraient parmi ces délaissés, que d'hommes de talent surgiraient de ces descendants de l'Inca ! et il serait temps que le Gouvernement prit des mesures en conséquence pour arriver à sortir ces gens de leurs vieilles habitudes, de leurs anciennes coutumes en l'assimilant au rang de citoyen et en supprimant la communauté des biens, déclarant ainsi chaque Indien propriétaire de la part des terrains qui lui appartiennent. Cette émancipation sera une belle page pour l'histoire bolivienne.

Il existe à La Paz, une Faculté de Médecine très avancée et ceux qui y ont obtenu le titre de « docteur » vont se perfectionner en France et en Allemagne, voire même au Chili. Aussi compte-t-on dans les villes de très bons médecins.

Des Facultés de droit, des Ecoles des Mines, d'Arts et Métiers existent dans les principales villes et les professeurs sont presque tous européens. De ces facultés sont sortis de grands écrivains et des poètes et aussi des hommes de talent.

La Paz a une école militaire depuis dix ans ; elle compte cinquante élèves et est dirigée par des officiers français. L'armée active est très réduite vu le peu d'habitants, à peine pourrait-on en cas de conflit international, mettre cent mille hommes sous les armes. Notre sympathique compatriote Général Sever est à la tête de l'état-major général et s'occupe depuis deux ans de la réorganisation de l'armée ; je suis certain d'avance de son succès, d'abord grâce à ses brillantes qualités et aussi à l'amour que professe le Bolivien pour tout ce qui est militaire.

En Bolivie, on aime la France et par conséquent les Français. A la Paz il y a un collège français tenu par des sœurs qui y enseignent notre langue et ce n'est pas le moins fréquenté. A Sucre, presque tous les jeunes gens savent le français et le parlent au cercle et ailleurs. Les diplômés qui ne parlent pas le français — et c'est le petit nombre — le

traduisent fort bien ; du reste, nos lois et nos sciences sont suivies et adoptées.

Il y a 20 ans, notre commerce y était florissant ; nous y avions des comptoirs, aujourd'hui tout cela a disparu pour la raison que nous n'allons plus en Bolivie. Les Allemands nous ont supplantés et cependant la renommée de nos marchandises existe toujours, il y a dans ce pays beaucoup à faire ; on peut y aller sans crainte avec des capitaux ou des marchandises et je ne doute pas que l'on y rencontre des avantages lucratifs très sérieux. A La Paz, à Oruro manquent nos articles de draperie, bonneterie pour hommes et pour femmes, articles pour les mineurs, les modes. Les Boliviens aiment l'élégance et je suis certain des bons résultats qu'y obtiendraient les négociants français.

Pour les vins et liqueurs, les conserves alimentaires, les marques françaises sont toujours préférées, surtout les bonnes marques ; malheureusement ces produits sont achetés par des commissionnaires et lorsqu'ils arrivent sur place, ils coûtent des prix énormes, d'autant plus que nos marchandises sont presque toutes embarquées par les Anglais et les Allemands qui y font des services réguliers, tandis que c'est à peine si un vapeur français jette l'ancre dans les ports une fois par mois.

Ce pays est est d'un grand avenir par ses richesses naturelles, en minerais de toutes classes et par sa végétation extraordinaire sur le versant de l'Amazone.

Comme minerais, l'on y trouve l'or, l'argent, l'étain, le cuivre, le fer, le wolfram, le cobalt, le bismuth et tout cela en grandes quantités.

L'or. — Les dépôts de sables aurifères dans quelques fleuves de l'Orient de la Bolivie sont énormes. Ces sables produisent de une à deux onces d'or de bonne qualité par tonne, et les filons sont très riches. La production de la Bolivie dans le siècle dernier a été de trois milliards 250 millions de francs et ceci en employant un mode d'exploitation tout à fait primitif. Que deviendra cette industrie avec les machines modernes ?

Pour l'argent, la Bolivie est connue comme la nation qui a produit le plus d'argent dans le monde ; on a compté qu'elle

était arrivée à dix milliards d'onces par an. La baisse de ce métal aujourd'hui a fait diminuer l'exploitation.

L'étain. — Les ingénieurs américains qui ont étudié la Bolivie, disent que les dépôts d'étain sont d'une telle richesse qu'ils donnent à ce pays la priorité dans la production de ce métal dans le monde. Moi-même, lancé dans cette industrie, et après six années de recherches acharnées, j'ai fini par découvrir des filons dont personne ne soupçonnait l'existence, surtout à une altitude de 4.200 mètres. J'aurais bien désiré céder ces gisements à une Compagnie française, malheureusement mes rapports et les plans de ces mines que j'ai expédiés à Paris et ailleurs n'ont trouvé personne qui s'y intéressât et, un an après, j'ai dû abandonner tout cela à un gentilhomme bolivien, pour revenir en France prendre un peu de repos.

Le *cuivre* est aussi très abondant ; on le trouve généralement en grains menus qui donnent de 60 à 90 % de métal pur. Le cuivre natif se trouve sous différentes formes et l'on en rencontre des morceaux qui ont jusqu'à 4 centimètre 1/2 d'épaisseur. On l'exploite très peu, faute de capitaux et de chemins de fer. On trouve aussi parmi les pierres précieuses, l'émeraude, l'opale, le lapis-lazuli, l'albâtre et le porphyre..

Comme végétation, le caoutchouc, le quinquina, le café, le cacao, la canne à sucre, la coca et enfin toutes les plantes des tropiques. Dans les « yungas » à 30 lieues de La Paz, pays montagneux et admirable, la végétation est telle que sur un même plateau, on cultive à la base, le riz, le café, la canne à sucre ; au milieu, le blé, le maïs, et vers le sommet, la pomme de terre, l'orge et les céréales d'Europe.

Tout cela est encore presque à l'état vierge, faute de bras et aussi de chemins de communication.

On y travaille actuellement et d'ici peu de temps, on se propose d'y appeler l'émigration.

Par une sorte d'anomalie, les produits riches se produisent dans les contrées les plus vierges, et c'est justement dans les forêts sauvages que viennent les arbres à caoutchouc. Celui qui pousse en Bolivie est bien supérieur à celui du Congo ; malheureusement les moyens de transport sont pénibles et coûteux, ce qui fait que l'exploitation en est très restreinte. Lorsque des chemins de fer viendront dans ces

contrées, on pourra dire alors que ce pays deviendra le roi du caoutchouc et aussi que la Bolivie étonnera le monde par l'exploitation de ses richesses.

Pour arriver d'Europe dans ce pays, nous avons deux voies, celle du détroit de Magellan par Valparaiso et l'autre par Buenos-Ayres.

Les vapeurs de la Pallice mettent 30 et 32 jours pour arriver à Valparaiso.

Par Buenos-Ayres, si la Cordillère est fermée par les neiges, on franchit en chemin de fer 2.000 kilomètres pour arriver à Salta, ville à l'extrême nord de l'Argentine. Là, on prend des mules, et seize ou dix-huit jours après on arrive à Oruro.

Ce voyage est pénible. Comme il n'y a pas de ressources dans le parcours de la route, on est obligé d'emporter son matelas et des vivres. Les postes ou plutôt refuges pour les voyageurs n'ont quelquefois qu'un peu de fourrage pour les mules, alors on est content de trouver dans ses cantines une boîte de conserves quelconque avec une bouteille de vin, surtout après avoir trotté toute la journée, et le soir on est heureux de se reposer.

Ces refuges bien souvent n'ont ni portes ni fenêtres (aussi ils sont exempts d'impôts), et le froid est excessif surtout lorsque l'on arrive à la Cordillère. Au 6^e jour de marche on passe de 1.200 mètres à 2.500 d'altitude, c'est alors que l'on éprouve le mal des montagnes qui donne de forts maux de tête et quelquefois des vomissements, mais cela ne dure qu'un ou deux jours. Dans ces hauts plateaux on voit par certains endroits des tumulus presque carrés dont la hauteur varie de 3 à 5 mètres. Les ouvertures sont toutes au levant, à l'intérieur de ces chambres on a trouvé des squelettes et des crânes dont le front est très bas et fuyant; ils proviennent d'une race qui existait avant l'Inca. Les gens du pays disent que c'étaient des Gentils et les désignent sous ce nom.

On a trouvé également dans ces fouilles des pots en terre, des nattes tressées et différentes choses assez bien conservées.

Quand l'indien, qui voyage toujours avec sa chique de coca, passe devant ces tombeaux il la jette contre le mur

pour que les esprits de ces morts ne viennent pas les inquiéter. Il y en a même qui leur disent des prières.

Si la Cordillère est ouverte, on prend le train à Buenos-Ayres pour Valparaiso (2500 k.). On passe les Andes jusqu'à San-Philippe et l'on arrive, 50 à 60 heures après, à Valparaiso. Là un autre vapeur vous amène en 3 jours à Antofagasta.

Antofagasta est une ville de 20 mille habitants, toute récente; il y a 40 ans, c'est-à-dire avant les découvertes du salpêtre et des mines, c'était une plage de sables où s'étaient fixés des grecs et autres peuples pour faire la pêche aux phoques et à de grandes sardines qui sont en abondance dans ces eaux. Cette pêche avait surtout pour but l'huile de ces poissons.

Aujourd'hui ce sont de grandes usines pour préparer le salpêtre et aussi de hauts fourneaux pour les minerais de cuivre.

Toute cette côte n'a aucune végétation et est sujette aux tremblements de terre. Cette ville a été anéantie en 1878, récemment encore une bonne partie en a été démolie; malgré ces catastrophes répétées, on reconstruit toujours et l'on finit par s'habituer aux mouvements sismiques qui y sont très fréquents.

De cette ville on prend le chemin de fer pour la Bolivie (920 k.). Il traverse une grande partie du désert d'Atacama. Ce désert, il y a 40 ans, n'était pour ainsi dire pas connu, aujourd'hui on y travaille le nitrate de soude (salpêtre) sur une grande échelle, d'où surgissent d'immenses fortunes, acquises par des Chiliens, des Anglais et des Allemands, mais pas de Français.

En outre du nitrate de soude, on trouve de l'or et de l'argent dans les montagnes et aussi du cuivre, l'exploitation de ces richesses a commencé en 1868 et continue en s'agrandissant de jour en jour. Il y a encore beaucoup à découvrir et ce n'est qu'avec le temps que l'on arrivera à connaître les minerais que renferment ces montagnes et aussi les richesses que les rivières, qui existaient autrefois, ont charroyées dans cet immense désert. Ces rivières desséchées sont restées depuis des milliers de siècles dans leur même état primitif; rien n'a été changé et à voir les sillons que le courant a

dessinés, on croirait que l'eau a coulé là quelques jours auparavant. Jamais dans cette contrée on ne voit de nuages, il n'y pleut pas, le matin et le soir il fait frais ; de 10 heures à 4 heures un grand vent et un soleil ardent toute la journée, semblable au siroco d'Algérie.

La première station de ce chemin de fer, qui ne marche que le jour, est Calama, où les hôtels sont loin d'être confortables : c'est un oasis que l'on a créé par l'irrigation et qui donne quelques pâturages ; son altitude est de 800 mètres ; dans les environs se trouvent de grandes mines de cuivre en exploitation. Le lendemain, on reprend le train de grand matin et l'on arrive pour déjeuner au pied du volcan Saint-Pierre et Saint-Paul, dont les hautes cimes planent sur le désert et vomissent continuellement des laves et des fumées comme les cheminées de nos usines. Une heure après l'avoir contourné on arrive aux premiers lacs du plateau bolivien ; ces lacs presque secs contiennent du borax (biborate de soude hydraté) à l'exploitation duquel travaillent des Chiliens et des Anglais.

Il arrive quelquefois, par suite des tremblements de terre très fréquents dans ces endroits, que la machine et les wagons sautent des rails et alors les voyageurs sont obligés d'attendre la remise en place du train pour repartir pour la seconde station où l'on arrive, à la bifurcation de la ligne, à Huanchaca, où se trouve l'une des plus grandes mines d'argent du monde entier. Je dis le mot Huanchaca avec orgueil, car depuis quelques années cette mine est française par ses actionnaires, dont les directeurs sont MM. le comte de Lagrange et Créqui de Montfort. Enfin, le 3^e jour après avoir traversé ces immenses plaines où ne poussent que de petites herbes que broutent les lamas et les moutons, et après avoir admiré cette magnifique chaîne de montagnes des Andes, on arrive à Oruro.

Cette ville située à 3.800 mètres d'altitude, presque au centre du plateau Bolivien, entre la chaîne Andine, était autrefois un grand centre minier des Espagnols ; aujourd'hui encore les mines situées dans les montagnes qui protègent la ville donnent d'excellents résultats en argent, cuivre et étain. Sa population est de 15 mille habitants dont 8 mille indiens. Comme l'étranger au pays ne peut travailler manuellement dans les mines, pour cause du « sorocho », c'est-à-dire de la

raréfaction de l'air, on emploie pour ces travaux les « cholos » qui sont des gens exceptionnels pour ce genre de travail. Bien bâtis pour la plupart, très sobres de nourriture, ils rentrent à la mine pour 12 heures consécutives et quelquefois davantage, si le patron l'exige, pourvu que la coca ne leur manque pas.

La coca vient d'un petit arbrisseau dont on cueille les feuilles deux fois l'an et que l'on fait sécher ; on en vend dans tous les coins en Bolivie. Les gens du pays s'en font une chique comme nos matelots, mais avalent le jus : c'est ce qui les soutient. Avec cela ils peuvent rester 48 heures sans autre nourriture et davantage, travaillant sans relâche, tenant d'une main le burin et de l'autre un marteau de 8 livres pour extraire les minerais. Comme repos, ils couchent sur des peaux de mouton par terre, les lits en fer et matelas ne sont pas encore entrés dans leurs habitudes. Comme nourriture leurs femmes leur font la « cazuela », sorte de soupe de viande fraîche ou salée avec pommes de terre et force piment et comme boisson de l'eau ou de la « chicha ». Cette dernière est faite avec de la farine de maïs fermentée. Les jours de fêtes, trop nombreuses malheureusement, empêchent les travaux et l'on en profite pour boire et danser avec guitare, tambourin et « charango ».

L'Indien de la montagne, c'est-à-dire celui qui cultive, est sobre et travailleur ; il s'adonne également à la boisson comme les autres mais est plus réservé, c'est un descendant des Incas dont quelques-uns parlent l'espagnol ; leur langue est le « quichoa ».

Comme marcheur, il est infatigable, ainsi lorsqu'un voyageur a besoin d'aller dans une autre ville à 50 et 60 lieues de distance il prend la poste. Ces postes ont des mules de selle et de bât à la disposition du public. Alors l'Indien selle les animaux et l'on part, il est en tête et trotte devant le voyageur jusqu'à la poste suivante faisant ainsi 6 et 8 lieues en courant et soufflant dans une corne de bœuf ou sa flûte pour aviser qu'il conduit des voyageurs, et de poste en poste, on arrive ainsi à destination. Comme nourriture il se contente d'un peu de maïs ou de fèves grillées et de sa coca. Il dort accroupi dans un coin et repart le lendemain à son poste.

Ces Indiens portent comme vêtement le pantalon jusqu'aux genoux, un gilet et un paletot dont les manches arrivent aux

coudes, la tête cachée dans un bonnet de laine qu'ils ne quittent jamais; ils sont chaussés d'« ocota », semelle attachée entre les doigts de pied et le talon. La femme porte une sorte de robe en forme de sac, serrée au corps par une ceinture et sur les épaules un morceau de la même étoffe dont une partie lui couvre la tête et qui est retenue par le chapeau. Tous ces vêtements sont tissés et filés par eux; la laine vient du lama et du mouton et les femmes tissent ces étoffes couchées à plat ventre par terre, en se servant d'os de mouton pour la trame.

Le lama est l'animal indispensable à l'indien; il vit dans les montagnes, broutant les herbes et une paille dure et piquante que l'on appelle herbe folle qui s'y trouve et c'est tout; par conséquent, il ne coûte absolument rien à son propriétaire. Si l'indien a besoin de porter des vivres, des marchandises ou des minerais, il s'arme de sa fronde, court à la montagne les chercher, et lance des pierres pour les faire revenir au logis; là, aidé de sa femme, il les réunit au moyen d'un fil de laine qui les entoure et ces animaux se sentant pris au cou ne bougent plus, alors il les charge de 70 à 80 livres et on s'en va ainsi faisant 12 à 15 kilomètres par jour.

Des indiens en ont jusqu'à trois et quatre cents; alors ils sont riches, car ces animaux, outre qu'ils ne coûtent rien, rapportent pour les transports jusqu'à 2 et 3 fr. par voyage, quelquefois davantage si la distance est plus éloignée.

L'argent gagné ne reparait plus; après avoir mis de côté quelques sous pour la coca et un peu d'alcool, le reste est enterré, les héritiers quelquefois ne savent même pas où se trouve la cachette et souvent il arrive que des gens mettent la main dessus sans y penser. Cette manie leur vient des espagnoles qui enterraient ce qu'ils avaient pour ne pas être volés et l'on découvre souvent de ces trésors qu'ils ont laissés lors de la guerre de l'Indépendance au commencement du siècle dernier. J'en connais dont l'aisance actuelle vient de ce qu'ils ont trouvé.

Le climat des hauts plateaux de la Bolivie est sain, bien que les changements de température soient fréquents. En hiver, c'est-à-dire d'Avril à Septembre, la température varie entre 0° et 22°, les autres mois sont pluvieux. Ces pluies sont torrentielles avec des coups de tonnerre qui font trembler les

maisons, il devient alors presque impossible de voyager surtout dans cet immense plateau de la chaîne Andine, lequel n'a pas d'écoulements et devient un marais impraticable. Notre distingué géologue, M. Dereins, professeur du laboratoire de géologie à la Sorbonne, que j'ai eu le plaisir de recevoir à Oruro, a étudié pendant trois années les terrains boliviens, et dit que ce grand plateau formait un lac il y a quelques millions d'années et s'est résumé depuis à celui de Titicaca qui a comme superficie 8 mille kilomètres carrés, à 3.800 mètres d'altitude.

L'art de la pisciculture n'est pas encore venu en Bolivie, car on n'y pêche qu'un seul poisson de 12 à 15 centimètres de long qu'on appelle « Boga » et il serait facile d'y importer le brochet, la tanche, la carpe, l'anguille, etc., qui feraient dans quelques années un apport considérable à la nation. Autour de ce lac croissent des joncs qu'on appellent « totora » qui sont de véritables nids pour les canards, cigognes, flamants, etc., et en telle quantité que l'on dirait des nuages formés par ces oiseaux ; de rares chasseurs en font quelquefois des héta-combes.

Un service de bateaux à vapeur se fait du port de Chililaya (Bolivien) à Puno, ville du Pérou où l'on prend le chemin de fer pour Aréquipa et Mollendo, port péruvien. C'est par ce port que viennent les marchandises destinées pour La Paz et les villes du Beni, qui est le plus grand département de la Bolivie et aussi le plus septentrional.

La Paz, capitale actuelle de la Bolivie, à 18 lieues de ce lac, est située dans le fond d'un ravin immense creusé par les eaux depuis de nombreux siècles. Dans la saison pluvieuse un torrent se forme dans une petite rivière, ordinairement presque sans eau, et monte quelquefois à 6 et 8 mètres de hauteur emportant les ponts, les maisons, voire même les habitants ; on étudie en ce moment sa canalisation.

Dans les rues qui forment presque toutes des mamelons, l'étranger peut à peine circuler à cause du manque de respiration ; c'est à peine si l'on peut faire dix pas de suite sans s'arrêter. Bien qu'à 3.800 mètres d'altitude, on y jouit d'une température assez douce, surtout à Obrajes qui se trouve à une distance de 4 à 5 kilomètres en descendant la rivière où l'on a construit des chalets et des maisons de plaisance dont quelques-uns disparaissent dans les roses. La place d'Armes

est ornée également d'un joli jardin carré de 120 mètres de côté autour duquel sont le Palais du Gouvernement, la Chambre des députés, la cathédrale et des maisons particulières. La rue principale (rue du Commerce) a de beaux magasins et les tramways circulent dans les rues principales. C'est une ville très commerçante par les produits que l'on importe de l'Orient, tels que le caoutchouc, le quinquina, etc. Cette ville à 40.000 habitants, dont 15.000 indiens.

Aujourd'hui ce pays, appelé à être un des plus riches du monde, a besoin de bras et de capitaux.

L'étain a subi des hausses que personne ne pouvait prévoir, et il serait à désirer que nos industriels s'occupent des grands gisements de ce minerai, encore à l'état vierge en Bolivie, dans certaines contrées. Ils éviteraient ainsi d'acheter à l'Allemagne et à l'Angleterre, en seconde main, ce qu'ils pourraient se procurer directement. Il en est de même pour le cuivre dont les gisements sont très riches et qui sont à peine exploités.

Comme plantes médicinales, l'ouest de la Bolivie en a un peu partout, et, dans les hauts plateaux, on en trouve de toutes sortes dont se servent les Indiens pour guérir les maladies dont ils sont atteints. C'est une industrie à laquelle on devrait s'attacher.

En résumé, ce pays, sagement gouverné comme il l'est actuellement, sera dans dix ans, sillonné par des chemins de fer, dont on a déjà commencé les travaux; celui par la voie argentine sera probablement terminé dans trois ans, et mettra le centre de la Bolivie à 26 ou 28 jours de l'Europe; celui d'Arica (Chili-Bolivien) par la route de Panama mettra Saint-Nazaire à 30 jours de la Bolivie; c'est cette voie ferrée qui intéresse notre port par sa route directe pour Colon-Panama.

Bientôt nous inaugurerons notre belle entrée du port, et personne jusqu'ici, soit au Pérou, soit à l'Equateur, en Bolivie et au Chili ne sait que nous posséderons un port aussi admirablement outillé pour recevoir et expédier les marchandises de ces pays et il serait à désirer que nous fissions tous les efforts possibles pour faire connaître déjà par des annonces de toutes sortes, une publicité énorme, que le port de Saint-Nazaire offre à toute l'Amérique des avantages supérieurs, soit pour les passagers, soit pour les marchandises.

Les Allemands inondent ces pays de réclames ; il ne nous est pas défendu d'en faire autant.

Si notre esprit trop casanier nous oblige à rester pour ainsi dire en arrière dans ces contrées, au moins qu'on leur dise ce que nous pouvons leur offrir et j'ai la ferme confiance que nos efforts seront couronnés du plus vif succès.

E. WOLFF

Consul de Bolivie

Membre de la Société de Géographie.

Saint-Nazaire, le 9 Avril 1907.